

Aristote, une philosophie pour la vie

« Même sans dominer terre et mer, il est possible d'accomplir de nobles actions ». L'élève le plus célèbre d'Aristote, Alexandre dit « le Grand », n'aura pas entendu cette leçon de son maître¹. On peut souhaiter régner sur l'humanité entière, nous dit Aristote, mais ce ne peut pas être un dessein rationnel : ce n'est que souhaiter l'impossible. On peut désirer être immortel, on ne peut en former le projet². Alexandre, après des conquêtes d'une fulgurance sans précédent, périt prématurément à l'âge de trente-trois ans, ses généraux diadoques (« successeurs ») se déchirèrent et dépecèrent un empire né trop rapidement pour vivre longtemps, les êtres qu'il aimait – épouse, fils, mère – furent assassinés. Alexandre, au faîte d'une gloire éblouissante comme l'éclair, avait exigé qu'on le vénérât comme un dieu, qu'on se prosternât devant lui, qu'on lui rendît des honneurs comme à un immortel. Il alla jusqu'à faire exécuter ceux qui s'y refusaient : le neveu même d'Aristote, Callisthène, en fit les frais³. Alexandre n'en mourut pas moins de quelque microbe, à moins que ce ne fût d'un complot, fin bien ordinaire pour qui ambitionne une position de supériorité absolue : la nature, ou ses pairs, savent lui rappeler bientôt qu'il n'est qu'un homme parmi les hommes. Faire œuvre divine est autre chose.

La philosophie d'Aristote nous parle de la vie. Depuis le lointain, depuis une époque révolue, avec une langue qui est de moins en moins la nôtre – les études du grec étant aujourd'hui quasiment défuntes –, elle nous parle, après bien d'autres philosophies tout aussi passionnantes, de ce qu'il y a de plus important et de plus essentiel pour nous : la vie humaine, en tant qu'elle est humaine, mais aussi en tant qu'elle tend vers quelque chose de plus qu'humain, puisque l'humanité ne réside peut-être en définitive que dans cette tension. Dans le choc de deux figures que l'histoire fit

-
1. *Éthique à Nicomaque*, X 9.1179a4-5. Comparer avec Plutarque, *Vies : Alexandre*, 5-8.
 2. *Éthique à Eudème*, II 10.1225b33-34 & *Éthique à Nicomaque*, III 4.1111b22-23.
 3. Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, V 4. Plutarque, *Alexandre*, 53-55 ; voir aussi au § 74, l'éclat de rire de Cassandre devant le spectacle de ces prosternations à la perse et la furie subite d'Alexandre lui frappant la tête contre un mur.

accidentellement se rencontrer, se jouent deux conceptions de la vie, deux conceptions de la grandeur humaine, deux conceptions de la tension vers le divin. Le philosophe né en terre macédonienne, mais dans une colonie d'origine grecque, qui devait consacrer sa vie à l'œuvre de la pensée et concevoir la pensée comme étant la vie même sous sa forme la plus haute, ce philosophe fut curieusement le précepteur d'un conquérant qui pensa atteindre au divin par l'extension infinie d'un pouvoir sur un territoire et des hommes. À la figure d'un homme d'État, ou plutôt d'un homme de guerre, qui fascine par ses succès militaires, mais qui ne concevait la grandeur que dans l'augmentation infinie de sa puissance et ne parvint qu'à singer le divin en exigeant l'idôlatrie de sa personne, s'oppose étrangement celle d'un philosophe qui plaça dans l'activité de la pensée la voie intérieure par laquelle l'être humain « fait œuvre d'immortel », pendant que toute action politique et militaire se vit assignée par lui à n'être précisément qu'œuvre humaine, un *anthrôpeuesthai*¹ dont la dignité, toute réelle qu'elle fût, ne pouvait prétendre à autre chose qu'à la seconde place. Par là, Aristote héritait de la tradition de la philosophie grecque, celle qui, bon gré mal gré, n'était pas étrangère à la démocratie athénienne et à son attachement féroce à l'égalité, dont il critiquait pourtant à la suite de Platon – quoique avec moins de sévérité – certaines des errances. La prétention d'accéder au divin par une position surplombante et dominatrice sur les autres humains était aux yeux des Grecs la marque des monarques asiatiques, et c'est à leur imitation qu'Alexandre avait formé l'exigence d'une vénération de sa personne qui avait gêné jusqu'à ses zéloteurs au sein des cités hellènes. L'hybris asiatique s'était manifestée par le passé, Alexandre n'inventait rien. Le Grand Roi des Perses avait, dit-on, prétendu *marcher sur la mer et naviguer sur la terre*², marque d'une démesure, d'une outrance qui voulait soumettre

1. *Éthique à Nicomaque*, X 8.1178b7.

2. C'est la formule devenue presque proverbiale par laquelle les Athéniens résumaient la démesure perse. Lorsque Xerxès, fils de Darius, entreprit après l'échec de son père la seconde expédition contre les Grecs, il fit percer l'isthme du mont Athos par un canal pour y faire naviguer ses vaisseaux, et aménager deux ponts sur l'Hellespont pour y faire passer à pied son armée, dont le nombre écrasant ne vint pourtant pas à bout d'Athènes et de ses alliés. Voir Hérodote, *Enquête*, VII 20-44, qui considère que la percée de l'isthme n'avait d'autre utilité que de manifester la puissance du Grand Roi. C'est aussi dans ces pages que figure le

à ses ambitions jusqu'à la nature et renverser la différence fondatrice entre l'élément liquide et l'élément solide. L'accession au divin par la pensée, qui ne donne aucun pouvoir sur les autres ni même sur la nature – la *technè* n'était pas encore devenue la technique moderne – mais seulement sur soi-même et fonde une communauté de vie entre amis, non une subordination d'une multitude à un homme seul, avait à l'inverse été explorée par la philosophie grecque, et conférait une supériorité intérieure que nul conquérant ne pouvait plus soumettre. « Ôte-toi de mon soleil », aurait rétorqué Diogène le Chien, divin dans son ascèse cynique, à Alexandre qui, imbu de son pouvoir, mais intrigué de l'indifférence du philosophe à son égard, était venu lui proposer d'exaucer le moindre de ses vœux¹. Aristote y mit moins de morgue ; son message n'en fut pas moins clair.

La vie d'Aristote au « siècle de Démosthène »

L'histoire n'aime pas les vaincus. Philippe a vaincu, Alexandre a vaincu, Démosthène a perdu. Aussi parle-t-on sans difficulté du « siècle de Périclès », mais guère du « siècle de Démosthène ». Certes, aucun siècle n'est, de toute façon, le siècle d'un seul homme, pas plus d'un Démosthène que d'un Périclès. Mais Démosthène reste, de l'aveu unanime, le plus grand orateur grec, dans un système politique, la démocratie, où *la parole est l'essence même de la constitution*². Mais Démosthène n'a jamais été général des troupes armées d'Athènes, et la période de son activité politique a connu en -338 la défaite militaire à Chéronée, défaite dont Athènes ne devait plus se relever politiquement, bien qu'il y eût encore des tentatives vigoureuses de recouvrer l'indépendance longtemps après la mort de Philippe de Macédoine (-336), au moment de la mort de son fils Alexandre (-323) qui lui avait succédé sur

célèbre épisode où Xerxès fait fouetter la mer pour se venger d'une tempête (35), épisode régulièrement cité par les philosophes (Rousseau, *Émile*, etc.).

1. Voir Plutarque, *Alexandre*, 14. Diogène Laërce, VI 38.
2. Cf. Démosthène, *Sur les forfaitures de l'ambassade*, 184 : « ceux [sc. les Athéniens] dont la constitution politique réside dans les discours ».

le trône. Toutefois, seule une vision rétrospective permet de dire que la période démosthénienne était le chant du cygne d'Athènes : rien n'était joué d'avance, et l'on dispose de quelque solide témoignage montrant que Philippe lui-même, une fois dégrisé de sa victoire, fut pris d'un frisson, conscient que Démosthène l'avait forcé à jouer quitte ou double dans cette bataille à laquelle le sort aurait pu donner une tout autre issue¹. Mais l'illusion rétrospective, doublée de la fascination pour les grands conquérants et pour cette certaine conception de la grandeur que Simone Weil a dénoncée², est l'une des plus fortes qui soient ; et soutenue par une philosophie de l'histoire d'inspiration plus ou moins hégélienne, l'opinion générale en a retenu que le IV^e siècle était une période où la structure politique de petites cités indépendantes, comme Athènes, Sparte, Thèbes ou Corinthe, était devenue « anachronique » et qu'un personnage comme Démosthène n'avait fait que travailler vainement à rebours du « sens de l'Histoire³ ». Ce siècle n'était décidément pas « son » siècle. Pourtant, si l'essence même de la constitution démocratique repose dans la parole, alors le IV^e siècle, qui a vu se déployer jusqu'à la perfection l'activité rhétorique, est un siècle où l'Athènes démocratique a atteint à la perfection de son essence, avec les défauts inhérents à cette essence même. De fait, le IV^e siècle a connu une activité démocratique intense, par-delà des difficultés qui n'étaient de toute façon pas absentes du siècle précédent (rapports difficiles entre les riches et le petit peuple, démagogie, etc.). Ce n'est pas un hasard si c'est précisément sur cette période que nous sommes le plus renseignés quant aux structures juridiques et politiques, quant aux événements historiques, quant à la vie ordinaire d'Athènes. Et loin de voir en ce siècle la rémanence obsolète d'un modèle destiné à périr, dont Aristote n'aurait fait dans *La Politique* qu'une

1. Eschine, *Contre Ctésiphon*, 148 ; Plutarque, *Vies : Démosthène*, 20.3.

2. S. Weil, *L'Enracinement*, p. 1164-1169 [Les références éditoriales complètes figurent dans la bibliographie finale.]

3. Les représentations que donnent les historiens de Démosthène, et donc de l'Athènes du -IV^e siècle, sont très souvent liées à des problèmes contemporains et aux positions politiques des uns et des autres. Voir Pierre Carlier, *Démosthène*, chap. X ; & Laurent Pernot, *L'ombre du Tigre. Recherches sur la réception de Démosthène*. Pour l'Athènes contemporaine d'Aristote et de Démosthène, on consultera l'incontournable ouvrage de M. H. Hansen, *La Démocratie athénienne à l'époque de Démosthène*.

théorie déjà dépassée, on peut y lire l'une des périodes les plus vives et brûlantes de la démocratie Athènes, dont les discours de Démosthène et des autres orateurs sont les traces encore lumineuses.

Le « siècle de Démosthène » est précisément celui d'Aristote. Aristote naît la même année que Démosthène, meurt la même année que Démosthène. Tout comme Démosthène et comme n'importe quel Grec de l'époque, Aristote est concerné par le jeu à trois qui se déroule alors, entre le royaume de Macédoine, le royaume des Perses, et les Grecs, eux-mêmes divisés en plusieurs cités aux constitutions politiques variées et à l'antagonisme affirmé. Il l'est même un peu plus que d'autres, puisque précepteur d'Alexandre, puisque né à Stagire. Il est issu d'une famille de médecins et son père aurait peut-être été attaché à la cour du roi Amyntas, dont il était au moins l'ami, si ce n'est le médecin traitant¹.

Aristote n'était donc pas originaire d'Athènes. Venu comme bien d'autres dans la cité prestigieuse qui était comme « la Grèce de la Grèce² », il se rend en -368 ou -367, vers l'âge de dix-sept ans, auprès de Platon, qui est pour sa part alors âgé d'une soixantaine d'années. Aristote n'a jamais connu Socrate, mort en -399. Il n'a pas connu directement les grands sophistes de la première et deuxième génération (Protagoras, Gorgias, Prodicos, Thrasymaque, Hippias, Euthydème...) ni les grandes figures de l'école éléate (Xénophane, Parménide, Zénon), ni Héraclite, ni Empédocle, ni Démocrite, peut-être pas même Antisthène le cynique (mort vers -365) ni l'hédoniste Aristippe de Cyrène, et encore moins, bien sûr, Thalès, Anaximandre, Anaximène. La plupart de ces philosophes sont pour lui « les Anciens ». Ses fréquentations personnelles touchent donc Speusippe (neveu de Platon et son successeur à la tête de l'Académie), Xénocrate (successeur de Speusippe), Théophraste (successeur d'Aristote à la tête du Lycée)... Il a pu connaître Xénophon, Diogène le cynique, sans oublier les grands orateurs attiques,

-
1. Les deux sources antiques principales pour la vie d'Aristote sont Diogène Laërce (V 9-10) et Denys d'Halicarnasse (*Lettre à Amaïos*, 3-5). Une présentation moderne et critique des sources et de la vie du Stagirite est disponible dans l'article « Aristote » du *Dictionnaire des philosophes antiques* (dir. R. Goulet).
 2. Cette belle expression, insérée dans l'épigramme d'Euripide, est probablement de Thucydide. Isocrate de son côté parlait d'Athènes comme la seule « ville » de toute la Grèce (*Sur l'échange*, 299).

notamment Isocrate, et bien sûr Démosthène. Il meurt alors qu'Épicure n'a pas encore vingt ans et Zénon de Citium (fondateur du stoïcisme) à peine treize ans.

Platon est le seul grand philosophe parmi ses aînés dont Aristote aura eu une fréquentation assidue, pendant vingt ans. Cette circonstance est évidemment décisive pour lui. La relation d'Aristote à Platon est complexe. Emblématique est cette anecdote légendaire que Diogène Laërce nous rapporte : Aristote, aurait dit Platon, nous a lancé une ruade comme le font à peine nés les poulains avec leur mère¹. Poulain pourtant, donc du même sang, de la même essence, mais avec un nouvel essor.

À la mort de Platon en -348 / -347, Aristote part d'Athènes pour des raisons mal connues, et entame une période de pérégrination du côté de l'Asie mineure. Il se rend chez le tyran d'Atarnée, Hermias, pendant environ trois ans, puis à Mitylène sur l'île de Lesbos pendant environ deux ans. On place à partir des années -343 / -342 un séjour à la cour de Macédoine, où il assure l'éducation d'Alexandre à partir des treize ans de celui-ci, de -343 / -342 à -335 / -334.

Ce n'est qu'après la mort de Philippe de Macédoine qu'il revient en -335 / -334 à Athènes, désormais sous pleine domination macédonienne grâce à l'action d'Alexandre. Il y fonde le Lycée, où il dispense une forme d'enseignement dont vraisemblablement la plupart des traités qui nous sont parvenus sous le nom d'Aristote portent la trace. Le Lycée n'est toutefois pas une sorte d'école ou d'université où l'on dispenserait des diplômes et évaluerait les aptitudes d'étudiants. Il semble s'y dérouler une véritable vie commune où l'amitié constitue un lien fondamental, avec une activité commune de recherche, notamment sous forme de collecte de données, préalable à l'analyse et à l'explication philosophiques proprement dites.

Enfin, la révolte athénienne et grecque suscitée par Hypéride, Démosthène et leurs amis en politique à la suite du décès inopiné d'Alexandre en -323, l'insécurité qui s'ensuivit pour les sympathisants réels ou supposés de la Macédoine furent probablement les raisons qui conduisirent Aristote

1. Diogène Laërce, V 2.

à quitter Athènes. Une accusation d'impiété pourrait en avoir été la cause occasionnelle¹. Ce n'est ainsi que dans la dernière année de sa vie qu'Aristote apprit la défaite des Grecs et la victoire du Macédonien Antipater, celui-là même qui fit mettre à mort Hypéride et fit poursuivre Démosthène jusque dans le temple de Poseidon à Calaurie où l'orateur s'était réfugié, et où il se suicida en narguant l'émissaire d'Antipater. Ce général, ami d'Aristote, avait été désigné gouverneur de la Grèce par Alexandre, alors occupé à sa conquête de l'Asie. Mais le philosophe mourut lui-même peu après que la situation se fut rétablie en faveur des Macédoniens, et il décéda à Chalcis sans revoir Athènes.

L'« œuvre » d'Aristote : la pensée de la vie & la vie de la pensée

Ayant probablement hérité de sa famille un goût pour l'étude des choses naturelles, Aristote a été formé dans le cercle platonicien. Autant dire qu'il n'a pas été moins marqué par des aspirations tendant à dépasser les simples données sensorielles. La grandeur de la pensée aristotélicienne est certainement dans cette synthèse inédite de la physique et de la métaphysique, de l'empirie et de la spéculation philosophique – quoiqu'on en trouve malgré tout plus qu'une ébauche dans le *Timée* de Platon. D'un point de vue formel, l'effort aristotélicien de pensée se distingue en outre par une sectorisation et une spécialisation conscientes des savoirs, sans que le Stagirite soit toutefois allé jusqu'à l'organisation d'un système dans le sens complet du terme. Mais il faut admettre qu'il conçut un véritable programme exhaustif de recherches, au moins dans le domaine des sciences de la nature². Le seul à l'avoir précédé réellement sur ce point est peut-être Démocrite, dont l'ampleur des recherches – autant qu'on puisse en juger

1. Diogène Laërce, V 5-6.

2. Voir le célèbre prologue des *Météorologiques*, I 1.

à partir des reliques fragmentaires de son œuvre – n'est pas sans rappeler celle d'Aristote¹. Si le sort avait été moins cruel avec ses écrits², il est possible que Démocrite concurrencerait Aristote dans l'histoire de la philosophie.

L'œuvre d'Aristote se présente aujourd'hui comme un corpus de textes au statut éditorial complexe, voire controversé. Le poème de Parménide, les dialogues de Platon, ont une composition dramatique qui fait d'eux une œuvre au sens le plus constitué du terme. L'œuvre aristotélicienne en revanche repose en un ensemble de textes dont la nature n'est pas toujours certaine – notes plus ou moins provisoires pour des cours, insertion de résultats de discussions multiples, couches successives de rédaction, état plus ou moins achevé, textes destinés à un public fermé ou ouvert, etc. – et le statut éditorial souvent énigmatique. Il est admis que la quasi-totalité des textes que nous possédons étaient destinés à un usage interne au Lycée, et que nous avons perdu quasiment tous les écrits exotériques qu'Aristote destinait à une diffusion large, extérieure à son école, et dont Cicéron vantait la beauté du style. De plus, les péripéties mythiques des manuscrits d'Aristote après sa mort ajoutent encore à l'incertitude. L'intervention des éditeurs, et du plus important d'entre eux Andronicos de Rhodes (-^{er} siècle), est probablement considérable sur des points aussi décisifs que la réunion de plusieurs textes sous un titre unique (parfois lui-même inventé postérieurement), ou que l'éventuelle adjonction de phrases de transition – mais l'on n'est pas même sûr en tous les cas qu'il s'agisse d'ajouts... Le statut complexe des textes aristotéliciens doit donc porter à une certaine prudence philologique.

Les textes que l'on admet comme étant authentiques (c'est-à-dire remontant à Aristote, même si l'on soupçonne que certaines phrases ont pu être ajoutées postérieurement) varient d'un siècle à l'autre. Aujourd'hui, les titres du corpus actuellement disponibles et considérés comme authentiques

-
1. On pourra s'en faire une idée à partir de la liste des œuvres données par Diogène Laërce, IX 46-49.
 2. Rappelons que Platon *n'a pas* fait brûler les écrits de Démocrite (Diogène Laërce, IX 40), et que l'animosité envers ce grand philosophe existait non seulement chez un « idéaliste » comme Platon mais encore chez Épicure lui-même, qui, en déformant son nom *Dēmokritos*, le traitait méchamment de *Lērokritos*, « Distingué-ès-sornettes » (Diogène Laërce, X 8). Épicure a toujours nié sa dette, pourtant réelle, envers Démocrite.